

## De l'évolution diachronique à la variation synchronique : et alors ?

**Benjamin Fagard** (CNRS, Lattice / ENS Paris) / **Liesbeth Degand** (CETIS - Université Catholique de Louvain)

Quel est le rapport entre variation et changement ? Dans quelle mesure l'écart entre la langue parlée et la langue écrite, en synchronie, est-il un indicateur d'évolutions futures ? La question n'est pas nouvelle (Miller 2004) ; nous proposons ici d'apporter quelques éléments de réponse, sous la forme d'une double comparaison du connecteur *alors* dans la diachronie du français. Nous analysons en effet son évolution de l'ancien français au français moderne, puis, dans la langue moderne, l'écart entre ses emplois à l'écrit et à l'oral, afin de comparer évolution diachronique et variation synchronique et de déterminer si cette dernière constitue ou non une « suite naturelle » de l'évolution antérieure. Notre étude se base sur un corpus en trois parties : 1) textes en français médiéval (romans tirés de la BFM et de Champion électronique) ; 2) textes en français moderne (romans tirés de Frantext) ; 3) corpus oral en français moderne (base VALIBEL).

Une première analyse (sur 300 occurrences sélectionnées aléatoirement) a déjà apporté des résultats intéressants, qui confirment l'évolution attendue – du temporel au logique. En ancien français, le seul sens clairement attesté est temporel ; dans 1/3 des occurrences, il permet souvent des inférences contextuelles logiques, mais ces dernières sont assez variées : cause, mais aussi conséquence ou concession. La *cause* n'est donc, à ce stade, qu'une des inférences contextuelles possibles d'un connecteur avant tout temporel.

En français moderne, à l'écrit, on trouve encore une proportion importante d'emplois temporels (75% dans le discours non-rapporté) ; *alors* peut dans ce cas, comme dans la langue médiévale, pointer vers un espace précis dans le temps (*à ce moment-là*) ou indiquer la succession dans le temps (*ensuite*). Par contre, dans le discours rapporté, les emplois temporels sont bien moins fréquents, et on trouve à la place un nombre assez conséquent d'occurrences relevant d'un emploi métadiscursif (attaque du discours ou interjections). On trouve aussi des emplois causaux (marqueur de conséquence ou de conclusion) et conditionnels.

Enfin, à l'oral, la fréquence d'emploi d'*alors* est nettement plus importante qu'à l'écrit (37,4 occurrences pour 10.000 mots contre 7,7 dans le corpus écrit). Les emplois temporels semblent stables en termes quantitatifs – bien qu'ils ne constituent plus que 9% des occurrences (puisque *alors* est plus fréquent à l'oral). Les emplois de *alors* causal et conditionnel sont légèrement plus fréquents qu'à l'écrit, sans variation sémantique notable. Le plus remarquable est la part des emplois métadiscursifs, dont plus d'un tiers signalent une attaque de discours.

On peut proposer deux interprétations pour ces résultats : l'écart dans la langue moderne entre écrit et oral peut être vu (1) comme un simple reflet des spécificités de chaque registre (plus de marques métadiscursives à l'oral), ou bien (2) comme un indice d'une évolution en cours ; à moins, bien sûr, que les deux phénomènes ne se rejoignent. Si l'on peut spéculer à partir de l'analyse contrastive des données orales et écrites qu'*alors* connaît une évolution sémantique du temporel vers le causal (cf. Traugott 1982) et le métadiscursif, il reste à démontrer que cette évolution est amorcée à des stades antérieurs du point de vue diachronique : l'étude de l'ensemble des données recueillies devrait nous permettre de mieux répondre à cette question.

Références :

Miller, Jim (2004). Perfect and resultative constructions in spoken and non-standard English. In: Olga Fischer, Muriel Norde, and Harry Perridon (eds). *Up and Down the Cline – The Nature of Grammaticalization*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp. 229-246.

Traugott, Elizabeth Closs, 1982. From propositional to textual and expressive meanings: Some semantic-pragmatic aspects of grammaticalization. In: W.P. Lehmann and Y. Malkiel, eds., *Perspectives on historical linguistics*, 245-271. Amsterdam: Benjamins.